

Mémoires ornithologiques (4)

Face à face intimidant

Il y a longtemps, j'éprouvais un bien-être, j'oserais même dire une plénitude, alors qu'une mésange, ou une sittelle, se posait sur ma main ouverte pour quérir quelques graines. Puis, petit à petit, tandis que je m'intéressais à la photographie aviaire, je me suis mise à apprécier davantage les moments d'intimité avec les oiseaux qui vaquent à leurs occupations habituelles, sans y intervenir d'une quelconque façon. Désormais, bien malgré moi, lors de mes sorties dédiées à l'observation ou à la prise de vues, je recherche plutôt ces touchantes situations.

Nul besoin de rencontrer une espèce rare. Une mésange à tête noire continue de me fasciner alors qu'elle me surprend, perchée sur le pare-soleil de mon téléobjectif, se penchant pour voir à l'intérieur, faisant obstruction à la mise au point que je tente de faire sur un Grand pic occupé à se nourrir, de surcroît, à distance et hauteur idéales. Difficile de lui en vouloir : nous les humains, moi la première, n'avons-nous pas tout fait pour les apprivoiser?

Mais comment faire pour susciter la complice proximité avec les oiseaux sans les appâter? Pour tout dire, les ornithologues emploient diverses techniques mises au point par les chasseurs telle la chasse à l'affût : dans un endroit bien choisi pour rencontrer l'espèce recherchée, on se camoufle puis on attend que celle-ci se présente. Certains oiseaux comme les canards exigent d'installer la cache longtemps avant de s'y introduire, de n'y pénétrer qu'avant le lever du jour, parfois même d'ajouter le subterfuge du compagnonnage c'est-à-dire d'y entrer à deux puis de laisser sortir le compagnon pour laisser croire aux oiseaux qu'il n'y a plus personne. Je vous avoue que de mon côté, je préfère procéder plus simplement : vêtue de couleurs neutres, je m'assieds au sol dissimulée derrière mon trépied et ma caméra, le tout recouvert d'un filet de camouflage, puis je ne bouge plus pendant de longues heures. Je n'arrive pas toujours à mes fins mais j'y vis très souvent des événements inattendus.

Un matin d'été, dès l'aurore, je m'étais installée sur le bord d'un lac au pied d'un rocher en saillie sur lequel un Martin pêcheur avait l'habitude de se poser pour repérer les poissons. J'espérais capter la scène dans laquelle il sortirait de l'eau avec une proie dans le bec. Il passait à toute vitesse juste devant moi, au ras de l'eau, plusieurs fois alors qu'il faisait le tour du lac mais jamais il n'utilisait le perchoir anticipé. Il ne semblait pourtant pas m'avoir repérée car une fois découverte, il me guetterait à chaque passage ce qui m'indiquerait que ce ne serait pas pour cette fois. Alors que je tentais de le photographier volant au-dessus du lac avec sa compagne, j'ai entendu de petits oiseaux qui s'approchaient voletant de branche en branche pour se nourrir dans le sombre fourré qui m'abritait. L'œil au viseur, je gardais le focus sur les Martins-pêcheurs malgré les *tlllettt, tlllettt, tlllettt* produits par les ailes qui battaient l'air très près de moi jusqu'au moment où une Paruline couronnée se posa sur une pierre moussue faiblement éclairée par un rayon de lumière oblique. Le spectacle était magnifique! Elle était si proche, à peine plus d'un mètre. Elle grignotait la larve qu'elle avait dû quérir dans le jeune sapin juste au-dessus d'elle. Nos regards se sont croisés, elle continuait de becqueter la chenille en me

jetant de petits coups d'œil jusqu'à l'avoir complètement engloutie. Je me trouvais sans doute sur son itinéraire de chasse quotidien; m'ayant observée d'abord de loin, mon comportement l'avait convaincue que je n'étais pas une menace.

Il en est tout autrement d'un oiseau beaucoup plus imposant dont j'ai emprunté la zone de pêche. Je m'étais accroupie au bord d'une rivière attirée par la Paruline des ruisseaux qui longeait le bord d'un méandre tranquille. À mon approche, elle s'était simplement tapie sous la verdure au niveau du sol. J'ai attendu sans bouger : ou elle allait sortir de sa cachette à proximité, ou elle allait se déplacer furtivement sous la végétation pour émerger plus loin. Je scrutais le réseau de tiges entremêlées quand, sans bruit, un grand oiseau atterrit juste à côté de mon épaule. En tordant le cou, j'ai relevé lentement la tête pour glisser mon regard dans l'immense iris jaune qui me fixait. J'étais campée sur l'un des postes de pêche d'un Grand-héron. Me surplombant, il devait incliner la tête sur le côté pour me lorgner. Cela n'a duré qu'un instant. Sans se précipiter, il a décollé gracieusement pour voler vers l'autre rive où je l'ai vu se poser. Il avait paru incrédule de me trouver là, je m'étais sentie intimidée, comme devant une personne admirée.

Jocelyne Pagé